Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 39 (1910)

Heft: 5

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041215

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

2. Continuez l'établissement du musée scolaire.

3. Choisissez judicieusement les tableaux qui doivent décorer vos salles de classe.

4. Il y a encore des plaintes des parents : Certains maîtres ne chauffent pas les salles suffisamment, ni assez tôt le matin.

5. Pour établir un ordre du jour, suivez ce principe : Placez au commencement de la classe les leçons qui demandent une tension d'esprit et laissez pour la fin certaines leçons qui reposent.

M. l'Inspecteur termine chaque séance en remerciant les assistants d'avoir bien voulu répondre à son invitation.

A Cournillens, il remercie tout particulièrement M. Barbey, chef de service, qui, malgré ses nombreuses occupations, a bien voulu rehausser de sa présence et de ses judicieux conseils cette petite réunion.

M. Barbey dit le plaisir qu'il éprouve de se retrouver auprès de collègues qui ont travaillé autrefois avec lui dans la contrée de Cournillens. Il se réjouit de voir que, dans le IVme arrondissement, on s'ingénie et qu'on travaille à réussir dans l'application de la méthode de concentration.

Une réconfortante collation, généreusement offerte par chacun des collègues visités, jette une note gaie dans le cœur de ces éducateurs qui viennent de faire une ample provision de nouveau courage.

LAMBERT, *inst. à Corserey.*

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

APPENDICE

(Suite.)

2. Les instituteurs.

Tandis que M. Sérancier travaillait au salut des âmes, un instituteur hors ligne donnait à la jeunesse une instruction si solide qu'on serait tenté de l'appeler *lapidaire*. Mort depuis longtemps, mais dont on n'a pas encore tout à fait oublié la mémoire, cet éducateur de la jeunesse était Joseph Walthère, de Bel-Air même. Walthère tenait de la vieille école et de la nouvelle à la fois : de la vieille, par une discipline surannée et condamnée par une saine pédagogie et l'esprit humanitaire; de la nouvelle, par l'esprit girardiste dont étaient imprégnés ses méthodes et son enseignement; c'était un pédagogue de transition.

Quant à la discipline, ou plutôt au système de punitions, je me rappelle fort bien, quoique petit grimaud à cette époque, que la férule régnait en souveraine à l'école; que les paresseux et les ignorants, coiffés de la *cape d'âne* et portant sur le dos un prodigieux écriteau sur lequel étaient écrits en lettres à l'avenant les mots *Anes* ou *Paresseux*, devaient faire trois ou quatre fois le tour de la classe, sous la risée et les lazzis de tous leurs camarades; chaque fois qu'ils passaient devant la « caderette », où trônait l'inflexible magister, ils éprouvaient sur leurs dos les douceurs de la férule.

Par la méthode mutuelle, Walthère tenait de l'Ecole du P. Girard; seulement elle était, chez nous, à cette époque, poussée jusqu'à l'extrême; les cours inférieurs de la classe, les *petits*, étaient entièrement abandonnés aux moniteurs, qui nous apprenaient le livret, l'épellation et la lecture. Ces exercices avaient lieu *en cercles*. On y apprenait à lire sur les *tableaux de lecture* suspendus aux parois de l'école. Chacun de nous épelait ou lisait à tour de rôle son mot ou sa petite phrase. Il y avait sur ces tableaux des locutions baroques, dont jamais *le Régent* ni les moniteurs ne nous donnaient la moindre explication, mais que nous aimions à lire à très haute voix à cause de leurs sons originaux; ainsi, certains de ces mots me trottent encore par la tête à l'heure qu'il est, tels que *jujube, farfadet, dix sapajoux, vingt camaïeux*, ou encore *le goulu a mangé tous les macaronis*, etc. La leçon finie et, sur un coup de sonnette, l'on se mettait en rang, puis à un second coup, on se mettait en marche et l'on faisait au pas deux ou trois fois le tour de la classe, pour rentrer ensuite dans nos bancs. Ici l'on restait encore debout, tenant nos ardoises entre les deux mains; puis, à un moment donné et, *comme un seul homme*, on les déposait sur le banc, et seulement après on s'asseyait. Nous avions plaisir à ces exercices surtout à celui de marche, dont nous profitions pour marquer le pas avec nos galoches. Cette manœuvre finie, les moniteurs nous dictaient un certain nombre de mots ou deux ou trois lignes de livret, qu'ils corrigeaient ensuite.

En revanche, les cours supérieurs étaient l'objet d'une particulière et constante sollicitude de la part de Walthère; il formait de ses élèves de vrais génies en grammaire, en

orthographe et en calcul. Aussi, aux grandes *visites* de l'Inspecteur ou du Préfet, brillaient-ils et faisaient-ils le plus grand honneur au Régent, dont l'école était sans contredit l'une des premières du canton. Ces visites avaient lieu avec un grand apparat. D'abord, elles étaient annoncées plusieurs jours à l'avance; puis, soit l'Inspecteur, soit le Préfet, ils étaient toujours accompagnés de toute une suite se composant du Syndic avec deux ou trois membres du conseil communal en gala, du Curé et quelquefois de plusieurs instituteurs des communes avoisinantes, lesquels venaient étudier les méthodes et faire leurs comparaisons, voire même des critiques. Ces visites, toujours couronnées de succès, étaient des jours de fête pour l'instituteur Walthère et son école.

Enfin, il y avait de l'entrain, de la vie et de l'émulation dans cette école de Bel-Air; on y travaillait comme une ruche, Walthère traitait plutôt en amis qu'en maître les élèves du cours supérieur; il les élevait à lui, s'entretenait familièrement avec eux sur certaines questions d'enseignement et, sans jamais compromettre un moment sa dignité, il en faisait ses confidents et ses aides. Ces grands garçons comprenaient d'instinct cette condescendance du maître; ils s'en sentaient honorés et rehaussés aux yeux de la classe; et nous, les *petiis pioupious,* toujours privés des marques d'attention du *Régent,* nous regardions nos grands condisciples avec un religieux respect, comme les ministres de l'Instituteur pour nous, un vrai *Deus ex machina.*

Pour l'intelligence de ceux qui n'ont connu Walthère ni personnellement, ni de renommée, j'ajouterai qu'il était le père de l'habile administrateur de l'un de nos plus considérables hospices cantonaux et mort il y a une ou deux années. A propos d'Henri Walthère, je ne puis m'empêcher de rapporter le petit épisode scolaire que voici : Remplaçant, dans le cours moyen, son père momentanément absent, Henri posa en zézeyant à ses élèves le problème suivant : « Un berzer avait *th*ent moutons. Le loup est zelé et il les a tous pris. Combien en reste-t-il? » Ebahissement chez quelques élèves, éclats de rire chez les autres!

L'école de cette époque était l'orgueil de la commune de Bel-Air. Malheureusement, des différends survenus entre les autorités communales et Walthère engagèrent ce dernier

à quitter son poste ; il alla desservir l'école d'un grand village au pied du Cousimbert et, de là, à V., petite localité de la Basse-Broye, où il termina sa longue et belle carrière terrestre. Il aura certainement reçu au Ciel la récompense de ses mérites, si peu appréciés sur cette terre.

Le successeur de Walthère. — Comme le curé Sérancier, Walthère eut un indigne successeur dans la personne d'un jeune homme de la Mollière, sans instruction ni éducation, un rustre, un vandale et un ignorant qui, pour toute étude et préparation à la carrière pédagogique, n'avait fait que six mois, tout au plus une année *d'apprentissage* chez un magister de la contrée. Digne émule du fameux curé Fridolin, son premier soin fut de démollir l'édifice élevé par Walthère, c'est-à-dire de travailler comme un forcené à la ruine de l'école et à la démoralisation de la jeunesse. Il s'appelait Vincent Labise.

Comme instituteur, Labise était absolument nul. Les *grands* le pénétrèrent dès le premier jour. Eux qui avaient été si bien préparés chez Walthère, et qui étaient ferrés à glace en grammaire et en calcul, en savaient tout au moins vingt fois plus que le nouveau Régent ; aussi, à tout moment, le prenaient-ils en défaut. Souvent, il donnait des problèmes qu'il ne savait pas résoudre lui-même ; il déclarait fausses les solutions des élèves ; ceux-ci, à leur tour, lui prouvaient comme deux et deux font quatre, qu'il se trompait. D'autres fois, ces garçons se faisaient un plaisir cruel de le réduire *ad absurdum*, en faisant à dessein des solutions fausses, puis les exhibaient au Régent qui, d'une mine importante prononçait son verdict par un *c'est juste* ou un « très bien ». « Mais, Régent, lui disaient nos jeunes savants, vous vous trompez, nos calculs sont faux. » Et cet intrus, sans vergogne, avait l'outrecuidance de prétendre que les problèmes étaient justes. C'était alors la vraie cour du roi Pétaud, un tohu bohu qui tournait toujours à la confusion du Régent.

Au lieu de nous apprendre quoi que ce fût, notre magister se faisait notre bourreau ; chaque jour les coups de poing et de férule pleuvaient sur notre dos et nos pauvres mains ; il nous mettait à genoux sur des bûches de bois triangulaires, ou bien il nous fallait étendre les bras et tenir, pendant un certain temps, de chaque main un gros livre ou

un poids quelconque. Cette barbarie finit par révolter les *grands*, qui prirent courageusement notre parti ; parfois, ils lui lacéraient ses baguettes de telle façon qu'au premier usage qu'il en faisait ensuite sur nous, elles volaient en éclats, à la plus grande fureur de notre bourreau, et aux éruptions de rires de toute la classe.

Enfin, confondu et anéanti par ces quotidiennes défaites, il n'eut rien de plus empressé que de réclamer l'émancipation des « grands », tous âgés de quinze à seize ans, ce qu'il obtint du reste très facilement. Dès lors, nous fûmes livrés à la merci des supplices de tous genres, personne n'étant plus là pour prendre notre défense.

Ce malheureux transféra la classe du premier étage au rez-de-chaussée, où nous étions empilés comme des harengs. La chambre où nous étions servait en même temps de *salon* et de *chambre* à coucher à notre Régent, car au fond s'étalait un énorme lit. Que dis-je ? Pendant les leçons de la matinée, il préparait son dîner dans le poêle en fonte nstallé en face de la classe.

Vincent Labise était, par surcroît, braconnier, tendant partout des pièges aussi dangereux aux hommes que funestes au gibier, et dont il fut lui-même victime. Lorsque cet accident lui arriva, il avait déjà quitté Bel-Air et fonctionnait comme régent dans une commune de la Mollière. Un soir, voulant voir si, dans un champ de pommes de terre, où il avait placé et ajusté un fusil de telle manière que le premier être vivant arrivant devant la bouche du canon fût tué, il se trouva lui-même, sans y faire attention, en ladite position ; le coup partit et atteignit le braconnier en pleines jambes, dont l'une dut être amputée.

Enfin, pour comble de dérision, il se fit épicier et *tint boutique de café, de paquet, de sucre, etc.* Souvent il m'envoyait à Payerne faire ses emplettes en gros, consistant en trois livres de café, autant de sucre et en une demi-douzaine de paquets de chicorée. Dans ces sortes de corvées, je travaillais naturellement *pour le roi de Prusse.*

Lorsqu'au bout de cinq ans de ravages, cet individu quitta Bel-Air, l'école, jadis florissante, n'était plus qu'une désolante ruine. La décadence morale, intellectuelle et religieuse amenée simultanément par le Pasteur et le Régent, était complète ; une fois infiltré dans le corps de la paroisse,

le venin de l'immoralité et de la dépravation n'en put jamais ressortir entièrement, malgré les nobles, mais trop passagers efforts de quelques ecclésiastiques modèles et d'un trop petit nombre d'éducateurs énergiques et éclairés. Pour ramener l'ancienne prospérité, il aurait fallu un prêtre à poigne, comme l'était Sérancier, puis la longue et constante action d'un instituteur de roche, tel que Walthère.

Un instituteur modèle. — En même temps que M. Gothard, de mémoire bénie, faisait lentement et péniblement renaître l'esprit religieux et moral, un jeune instituteur de la nouvelle école, cette fois, un véritable élève de l'*Ecole moyenne*, à la régénération de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse : c'était Auguste Bourry de M., jeune homme intelligent, plein d'idées larges, généreuses et fructifiantes. Caractère aussi aimable que ferme, Bourry ne tarda pas à enlever toutes les sympathies. Dans son école, les châtiments corporels, les tortures barbares et raffinées, les punitions infamantes appartenaient à l'histoire. La barbarie d'un autre âge fit place à une ère de douceur, de persuasion et d'amour ; puis un enseignement tout palpitant d'intérêt, tels étaient les secrets de la nouvelle discipline et du nouveau régime qu'inaugura à Bel-Air Bourry, l'instituteur d'inoubliable mémoire ; c'était l'esprit et les principes chrétiens et civilisateurs du P. Girard, envahissant d'une force irrésistible l'école populaire. C'était l'esprit qui nous captivait, et l'aimant qui nous attirait à Bourry. Excepté quelques brebis galeuses, qui se retrouvent dans presque chaque troupeau, nous le comprenions et nous nous gardions anxieusement de lui causer quelque chagrin que ce fût.

L'influence exercée par Bourry fut des plus salulaires ; à son départ, il laissa des souvenirs qui ne sont pas encore entièrement effacés dans les cœurs de la vieille génération de mon village natal.

Le départ de Bourry fut le signal d'une nouvelle décadence intellectuelle et morale. Les instituteurs qui se succédèrent depuis lors à Bel-Air, souvent à brefs délais, furent, la plupart, des nullités pédagogiques, dont plusieurs, par surcroît, donnaient le mauvais exemple.

(La fin au prochain numéro.)